

LES CAUSERIES DU LUNDI

Le lundi, 6 mars, les Dames-Sociétaires des "Causeries du Lundi" se sont réunies à 4 heures, comme à l'ordinaire, dans le salon de M. Alfred Leblanc. Le programme de la réunion comprenait, après une conférence de M. P. H. Ermont, sur "Les Misérables", de Victor Hugo, dont nous reproduisons le texte plus loin, un solo de piano par Miss Gandon. Ce morceau de piano, ou pour parler plus exactement, ces deux morceaux de piano, car, sur la demande de l'auditoire, la jeune artiste, appelée, en a joué un second, avec la bonne grâce et le vrai talent qu'elle avait mis à exécuter le premier. Aussi les applaudissements ne lui ont-ils pas manqué.

Voici, à présent, le texte complet de la conférence de M. Ermont :

Monsieur le Consul d'Espagne, Monsieur le Consul de Belgique, Mesdames, Messieurs :

Il se passera sans doute des années avant que le fait de choisir Victor Hugo comme sujet de conférence vienne à affecter le caractère d'un anachronisme.

Son œuvre est considérable. Il a touché à tous les sujets, à la poésie, à la littérature, au théâtre, aux beaux-arts, à l'histoire, à la philosophie. Aussi ne saurait-il être question de nous arrêter à chacune de ses multiples productions, fut-ce même à titre simplement récapitulatif. Je dois me borner à vous entretenir aujourd'hui de son roman "Les Misérables", qui constitue une des créations les plus puissantes du maître et qui, d'ailleurs, par son ampleur et sa magnificence, tient la première place dans notre littérature contemporaine.

Dieu, selon le mot de l'Écriture, a livré le monde aux disputes. Aussi, dans sa sagesse et sa prévoyance infinies, n'a-t-il jamais laissé l'humanité manquer trop longtemps d'éléments de controverse. A chaque génération apparaît, en effet, cinq ou six hommes, nantis, à ce qu'il semble, de la faculté de déchainer les tempêtes et de soulever les orages. Quoique ces hommes touchent, leurs paroles les plus offensives ressemblent comme un bruit de guerre à l'instar des mouvements du quier, à l'instant qu, à la marche, rendaient un cliquetis d'acier. Et Victor Hugo a peut-être été, de tous les hommes de son époque, celui qui s'est trouvé le plus pleinement honoré de ce glorieux et embarrassant privilège. Nul homme, en effet, n'aura provoqué autant de colères, fourni le prétexte à autant de disputes littéraires, soulevé d'aussi fanatiques enthousiasmes, enfanté d'aussi intractables haines et d'aussi inaltérables dévouements.

En 1862, lorsque parurent "Les Misérables," à la fois à Paris et dans toutes les grandes capitales de l'Europe, ils attirèrent autour de l'auteur, à l'égal de toutes ses œuvres antérieures, des légions de lecteurs et de critiques, préparés à l'avance à la lutte, sur un terrain si propice à l'exercice du sentiment de la combativité, qui, de part et d'autre, allait se donner libre carrière, pour ou contre Victor Hugo. L'ouvrage était attendu, par les uns, avec une curiosité impatiente, par les autres, avec une antipathie préconçue, d'un genre tout particulier, que Victor Hugo semblait avoir seul le don d'inspirer.

Les adversaires de l'auteur accusaient son livre de préconiser des théories socialistes. Voilà qui était, pour l'époque d'alors, une grosse couleur, comme on disait dans le langage familier ; mais, peut-être, n'eût-il saigné que de se rendre à l'exercice du sentiment de la combativité, qui, de part et d'autre, allait se donner libre carrière, pour ou contre Victor Hugo. L'ouvrage était attendu, par les uns, avec une curiosité impatiente, par les autres, avec une antipathie préconçue, d'un genre tout particulier, que Victor Hugo semblait avoir seul le don d'inspirer.

Contrairement à son habitude, Victor Hugo a su judicieusement éviter de plaider lui-même la cause de son livre. Pour toute introduction, il s'est borné à une préface d'une dizaine de lignes, solennelles et tristes, sonnant comme un appel fait d'une voix sourde et gravité à ces instincts de pitié et d'humanité qui ne sont le privilège des âmes bien nées. L'auteur s'est présenté en nous demandant, non pas de discuter avec lui, mais de nous laisser émuvoivre. Voici cette préface :

"Tant qu'il existe, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale... tant que les trois problèmes du siècle : la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne sont pas résolus... tant qu'il y aura ignorance et misère, les livres de la nature de celui-ci ne seront pas inutiles."

Come morceau à remarquer, au seul du livre premier, qui est d'une richesse hors ligne, le récit s'ouvre sur le vénérable dédicataire tracé d'un portrait délicat. Monsieur Muriel, évêque de Digne, dans lequel se trouvent incarnées toutes les vertus du catholicisme primitif. Toute cette première partie, décrite en quelques pages exquises, respire le calme et la paix religieuse. Ce fut une heureuse pensée que d'avoir placé ainsi la figure du saint évêque à l'entrée de cette sombre étude. Nous dirions volontiers qu'avant de nous faire descendre dans les téné-

bres de l'âme humaine, il était consolant d'entendre l'auteur nous laisser apercevoir la lumière, sous la forme de l'intérieur, plein de simplicité, du digne prêtre, cette lumière douce et bienfaisante, à la fois pure comme une aurore et attendrie comme un crépuscule.

Le drame ne commence véritablement qu'avec le second livre, intitulé "la chute," où apparaît une sorte de génie du mal et du crime. Toute cette entrée en scène du personnage principal du livre, de Jean Valjean, le forçat libéré, est du plus saisissant effet. On a reproché à Victor Hugo, dans l'espèce, d'avoir forcé ses couleurs. Admettons, si l'on veut, qu'à l'ordinaire, les aventures, les humiliations et les amertumes dont il charge son personnage soient plus isolées, et en quelques sorte plus espacées qu'elles ne le sont dans le récit de Victor Hugo. Mais peuvent, toutefois, se rencontrer dans une destinée comme celle de Jean Valjean. Il n'y a là rien de déraisonnablement impossible. Au surplus et en dépit d'une certaine outrance de la thèse, justifiée, au besoin, par l'unité qu'il justifie, pour l'auteur, de donner à la charpente de son roman, afin d'assurer une marche parallèle aux personnages et aux circonstances incidentelles mises en scène, qui donc oserait nier que "Les Misérables" ne constitue, dans leur ensemble, une œuvre admirable d'intérêt, de générosité, de couleur ? D'ailleurs, hélas, nous n'ajouter que ce qu'il faut louer sans réserve, ce sont les chapitres où Victor Hugo analyse l'état d'esprit de Jean Valjean. Cette psychologie d'une âme monstrueuse, ou plutôt devenue telle sous les coups répétés de la souffrance et du malheur, a fourni à l'auteur le thème de quelques unes des pages les plus belles, les plus généreusement inspirées qu'il ait écrites. Sa puissante imagination se sentant là dans son domaine, elle s'y est donnée libre carrière, sans, cependant, jamais manquer ni à la vérité, ni à la raison. Nous voyons là se mouvoir les épais ressorts de cette nature brutale, qui est celle de Jean Valjean ; nous voyons clair dans l'obscurité de cette inconsciente intelligence ; nous voyons comment se sont insensiblement formées ces couches superposées de perversion, de haine et de sauvagerie colérique, qui sont venues exacerber leur funeste influence sur l'esprit de Jean Valjean, qui, pourtant, n'était pas méchant. Il était né taciturne, et les luttes à soutenir contre la misère n'étaient point faites assurément pour adoucir un aussi farouche caractère. Les combats qui se livrent dans l'esprit de ce malheureux déclassé, et qui aboutissent tous à la défaite d'un bon sentiment, sont suivis et racontés par Victor Hugo avec une singulière force de logique. Toute cette partie de livre est remplie de beaux traits, merveilleusement rendus, d'observations mises en saillie avec cette puissance d'objectivité qui est propre à Victor Hugo.

Au tour de Jean Valjean, gravitent les innombrables épisodes du roman. Chacune des cinq parties qui composent l'ouvrage : Fantine, Cosette, Marius, l'Idylle de la rue Plumet, Jean Valjean, a son cadre distinct et forme un tout complet. La puissante personnalité du galerien les relie entr'elles. Puis, il intervient un nouveau type, intéressant à remarquer, c'est le personnage de la douce et sympathique Fantine, dans lequel l'auteur a repris le thème favori de sa jeunesse : la réhabilitation de la fille de joie par l'amour maternel et par le travail. Fantine a commis une faute. Elle a une tache originale. Elle porte une fleur de risserie. Cette faute, ou l'ont jetée la misère et l'ignorance, elle veut la réparer. Elle veut élever son enfant. L'auteur fait de sa misère, un tableau navrant. Fantine, réduite aux dernières extrémités, est contrainte de faire argent de tout, de ses cheveux, de ses dents. Elle descend plus bas encore. Elle devient quelque chose de moins qu'elle n'avait été. Un seul homme a pitié de Fantine, dont le cœur est parvenu à expérience les malheurs : C'est le forçat devenu honnête homme, c'est Jean Valjean devenu Mr. Madeleine.

La seconde partie de l'ouvrage, intitulée Cosette, s'ouvre par un chef-d'œuvre, le merveilleux récit, véritablement épique en prose, de la bataille de Waterloo. Ces belles pages servent de cadre à l'un des épisodes de cette journée : la fameuse charge des cuirassiers du général Millaud, en haut du chemin creux d'Ohain, et l'effroyable tableau des premiers escadrons tombant pêle-mêle dans le ravin. La nuit qui suit la bataille, un marauder cherche sa proie dans ce marécage de cadavres, en et dévalant sans un officier, le Colonel de Pontmercy, il se trouve lui sauver la vie, en même temps qu'il lui prend sa montre. Ce marauder, c'est Thénardier, qui, depuis, s'est établi aubergiste à Montfermeil, et chez qui Fantine a placé sa fille...

Voici, à présent, une autre figure de marque qui fait son entrée : c'est Marius, le fils de ce colonel de Pontmercy, sauvé par Thénardier, sur le champ de bataille de Waterloo. Cette présentation devient l'occasion de nouvelles et intéressantes peintures du maître, au milieu desquelles nous voyons surgir Mr. Gillenormand, grand père de Marius, un représentant, rendu avec une haute bourgeoisie, de cette frange bourgeoise de la fin du 18ème siècle, qui n'est autre qu'un commencement du 19ème.

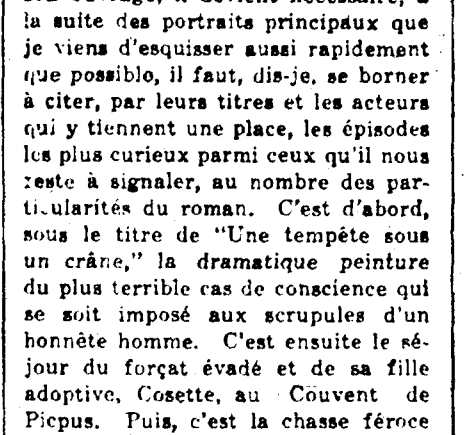
Ce récit comprend—et c'est ce qui en double l'intérêt historique—un instructif et vigoureux tableau de la société française sous la République, l'Empire et la Restauration. A défaut d'une analyse de tous les personnages et de toutes les circonstances mises en scène, analyse rendue impossible à cause du développement considérable donné par l'auteur à son ouvrage, il devient nécessaire, à la suite des portraits principaux que je viens d'esquisser aussi rapidement que possible, il faut, dis-je, se borner à citer, par leurs titres et les acteurs qui y tiennent une place, les épisodes les plus curieux parmi ceux qui nous restent à signaler, au nombre des particularités du roman. C'est d'abord, sous le titre de "Une tempête sous un crâne," la dramatique peinture du plus terrible cas de conscience qu'il soit imposé aux scrupules d'un honnête homme. C'est ensuite le séjournement du forçat évadé et de sa fille adoptive, Cosette, au Couvent de Piepus. Puis, c'est la traversée héroïque qui leur fut donnée, à la faveur des égouts de la capitale, par le policier Javert, ce type immortel de l'obéissance passive au devoir. C'est, enfin, le tableau de la barricade de la rue Saint-Denis, où nous apercevons Gavroche, le type du gamin de Paris, misérable mais tout de même gouailleur et héroïque...

Pour trouver sa place sur le point de la ligne d'où il saisisse la haute portée littéraire et philosophique des "Misérables," le lecteur a besoin d'en étudier attentivement les diverses figures, chacune dans le cadre qui lui est ménagé avec un art si parfait. Au milieu d'une richesse de littérature, dont le XIXème siècle n'a pas fourni de second exemple, les personnages et les cadres concourent ainsi à mettre en pleine lumière le caractère grandiose qui restera comme le propre du génie de Victor Hugo. Sa carrière, à elle-même si prodigieusement remplie, mérité, à tous égards, notre juste admiration. C'est lui qui, grâce aux inépuisables ressources de son imagination et de son style, entraîna le mouvement des romans romantiques de 1830, quand ils réclamèrent, pour le poète, l'écrivain dramatique et l'artiste, le droit d'être de leur temps, de s'inspirer des sentiments et des aspirations modernes, et de cesser, en principe, de se maintenir aussi invariablement que par le passé dans le sillage des Grecs et des Romains, quand ils proclamèrent enfin l'affranchissement de l'art et de la littérature, car tel est le sens de ce qu'on appelle le romantisme français.

Etant donné l'initiative et le rôle ainsi assumés par Victor Hugo à la tête de l'effervescence romantique, il est de toute justice de dire de lui, ce qu'est lui à déterminé en France la rénovation la plus complète dont il soit fait mention dans l'histoire des lettres. C'est lui qui a rendu du nerf à la langue dégénérée, en le retransformant aux sources vives du XVIIIème et du XIXème siècle, et cette mission qu'il s'était imposée, il l'a remplie avec la science d'un linguiste consommé, unie à l'audace d'un novateur. Il a remis en honneur les choses de l'esprit et il a si bien su communiquer à ses contemporains sa foi, et son ardeur, qu'avec les années, ses doctrines sont venues à constituer une sorte de religion à laquelle les générations qui se sont succédées depuis son époque ont apporté un contingent d'adeptes qui s'en va grandissant chaque jour.

UN MUSICIEN BELGE

M. MAURICE DAMBOIS. Jeune violoncelle et pianiste belge qui jouera prochainement à la Nouvelle-Orléans sous les auspices de D. H. Holmes Co., dans la grande salle du Temple Jérusalem.



M. MAURICE DAMBOIS, Jeune violoncelle et pianiste belge qui jouera prochainement à la Nouvelle-Orléans sous les auspices de D. H. Holmes Co., dans la grande salle du Temple Jérusalem.

mots dans mon vocabulaire personnel ; et comme il me venait mon embarras à répondre, par un chiffre, à sa question, que je ne m'étais jamais posée, il ajouta que, pour traduire sa pensée sans exagération de labeur, quand on songe à faire, du journalisme, sa carrière, il faut posséder au moins dix mille mots ; que, quant à lui, il en possédait à peu près 32,000, sans cesse, ajouta-t-il, d'en trouver de temps à autre de nouveaux. Là-dessus, et pour avoir le moyen de lui témoigner une certaine gratitude de son accueil bienveillant, je crus devoir attirer la conversation sur les "Misérables," qui avaient paru trois ans auparavant, afin d'avoir l'occasion de lui dire combien leur lecture avait eu de séduction sur mon esprit. A tout ce que je lui disais de mes impressions, il répondait par des signes de tête, signifant, me semblait-il, qu'il se rendait compte de l'attention que j'avais apportée à lire l'ouvrage, et qu'il trouvait la satisfaction à m'en entendre causer.

Mon compagnon de route, tout naturellement, prenait part à la conversation ; mais c'est moi que le maître de céans, pour un instant, tenait à examiner à fond, si bien que, tout-à-coup et un peu sur le ton d'une mise en demeure, il me demanda quel est celui des personnages principaux de son ouvrage sur lequel mon sentiment et mon effet m'aurait arrêté le plus volontiers. C'est Marius, ai-je répondu, notamment dans le rôle que l'auteur lui prête dans l'Idylle de la rue Plumet, sur quoi, mon interlocuteur répéta que c'était de mon âge, et qu'il m'en félicitait.

Au salon, où il nous a conduits ensuite, se trouvait, avec un visiteur de la localité, Madame Adèle Victor Hugo, à qui il m'a présentée et qui nous a retenus, sous trois, à déjeuner. Dans ce même salon, j'ai eu l'occasion d'apercevoir un magnifique portrait, en grandeur naturelle, de Madame Adèle Victor Hugo, pris à l'époque de sa jeunesse et de la période de son mariage avec le peintre de Louis Boulenger, un peintre qui eut de la réputation vers 1830, et qui était un ami intime du poète, en compagnie de qui il avait mené, au premier rang, l'effervescence romantique de 1830. En 1865, Madame Adèle Victor Hugo frisait la soixantaine. Toutefois, contrairement rapprochée de son portrait, elle n'en conservait pas moins une belle prestance, avec une physionomie empreinte d'une inéfaçable douceur, à laquelle ne nuisait pas une certaine teinte de mélancolie que se reflétait sur son beau visage. A côté du portrait de Madame Victor Hugo, se trouvait celui de son mari, également peint par Louis Boulenger, que dans le monde, on qualifiait alors de favori du romantisme.

A table, Victor Hugo se gardait de pontifier ; d'ailleurs et de langage, il se montrait plutôt démocrate. Il était un aimable causeur ; mais c'est précisément là qu'il n'a vraiment surpris, puisqu'il avait lui, dans ses "Misérables," dans un passage dont l'idylle échappe aujourd'hui à ma mémoire, que "le calambour est la fièvre de l'esprit"—ce sont ses expressions textuelles—je me suis senti comme déconforté en l'entendant faire, coup sur coup, deux calambours qui méritaient à peu près la définition théorique qu'il en avait donnée dans un des passages de son roman auquel je fais allusion.

Que dirai-je de l'impression générale que laissait, à l'époque, au visiteur, la maison du poète ? C'est que ses hôtes, le mari et la femme, paraissent mener une existence simple, mais cependant confortable, et sans attacher de prix au luxe du mobilier. On sentait qu'ils ne fuyaient pas le monde ; mais le mari passait pour ne pas le rechercher, et il ne s'en cachait point, estimant, au surplus, qu'un Bénédicte des Lettres n'avait rien à en apprendre. Victor Hugo préférait se cantonner, au milieu de ses livres et de ses manuscrits, dans ses travaux littéraires. C'est, du reste, à Guernesey qu'il a écrit ses trois principaux ouvrages : "Chansons des Rues et des Bois," "La Légende des Siècles," et "Les Misérables."

J'ai fini de vous entretenir de Victor Hugo, mais je ne terminerai pas ma conférence sans vous dire combien je suis flatté de cette occasion qui m'a été offerte de vous entre-

UNE HEURE CHEZ LES MOINES

Le Mont-Cassin ! "Par un chemin montant, sablonneux, malaisé, l'at-telage suit, soufflant, étant rendu..." Comme un nid d'aigle, au faite de la montagne, l'abbaye de Saint-Benoit, depuis 1400 ans, défie le temps et les hommes. Apollon y eut un temple. C'était, dit-on, chez les anciens, le dieu des arts. Aujourd'hui, s'élevé en son lieu, un sanctuaire au lieu où s'épanouissent, dans toute leur magnificence, les sciences et les arts. Les bruits du monde, les agitations, les humbles, les conflits de la terre, expirent à ses pieds. L'oreille ne perçoit que les harmonies d'une musique céleste ; l'œil ne quitte les mosaïques, les peintures et les sculptures, qui, à leur manière, sont encore un hymne à la Divinité, que pour plonger son regard plus haut et le perdre dans l'infini.

Un mot, un seul mot, est écrit en lettres d'or sur la porte massive du monastère : Pax.

Paix de l'esprit par la possession de la vérité intégrale, paix du cœur dans l'union à Dieu. Cette paix que tant d'âmes cherchent en vain, que tant d'artistes voudraient posséder, que tant de savants poursuivent, que tant de poètes poursuivent, elles épaouissent ici.

Sous son influence créatrice, les pincesaux brossent des chefs-d'œuvre, les ciseaux donnent la vie au marbre, les orgues chantent, les pierres fleurissent, les sciences livrent leurs secrets, les esprits sont libérés, les cœurs dilatés, toute la vie est en un hymne à la Paix...

Un frêne portier, pour qui l'arrivée de voyageurs est une rupture d'harmonie dans son chant pacifique, reçoit ses hôtes avec une courtoisie correcte, mais glaciale. Il s'informe de votre désir de déjeuner au couvent, et d'un geste machinal indique la direction des principaux bâtiments. La cour d'honneur a été dessinée par Bramante lui-même. Elle a les grandes lignes et les richesses sculpturales de la Renaissance italienne. Saint-Benoit ou sainte Scolastique, sa sœur, à défaut des moines accueillent, au bas du monumental escalier, les voyageurs.

L'église est célèbre par ses décorations éclatantes, ses ors, ses marbres, ses ruisseaux de pierreries, sur lesquels les vives clartés du ciel d'Italie viennent se jouer. Mais Rome et d'autres villes de la péninsule fournissent d'églises où les mêmes richesses sont répandues à profusion. Ce qui est vraiment original, c'est la crypte.

La décoration de la crypte du mont Cassin est l'œuvre de l'école de Beuron, c'est-à-dire une des meilleures manifestations du talent de ces artistes.

A vrai dire, l'école de Beuron n'a pas créé un art nouveau, elle s'est fortement inspirée de la manière égyptienne. Le fondateur de cette école, le P. Lenz, avait remarqué une certaine stabilité dans les formes, il y avait "des éléments typiques permanents," des caractères invariables, qui faisaient un étrange contraste avec l'incertitude, la variabilité, le caprice individuel de l'art moderne. L'œil de l'artiste retrouvait ces caractères dans la nature elle-même ; n'offrait-elle pas, sous mille aspects divers, quelques traits seuls qui surgissent comme vraiment significatifs et expressifs d'une espèce ? Ce sont ces caractères qu'on doit prendre et considérer comme types. Les autres traits infinis disparaissent alors aux yeux de l'artiste, qui les néglige, comme le musicien délaisse, dans l'infinie gradation des sons, ceux qui ne rentrent pas dans la gamme.

Il réduit donc les infinies variations des formes humaines à un nombre saisissable de types ; il résume ainsi à simplifier, je dirais même à numérotter les innombrables formes, les infinis aspects de la nature.

La crypte de Saint-Benoit est la réalisation complète de cette théorie. Ce qui frappe immédiatement l'œil, c'est la rigidité, ou mieux, le calme impressionnant de tous ces personnages. Nous sommes loin de l'agitation, du mouvement donné à leurs œuvres par les artistes de la Renaissance ; le coup de vent qui soulève les vêtements de Véronique à Saint-Pierre, les tuniques des anges, porteurs des instruments de la Passion, au pont Saint-Ange à Rome, ne répondent pas à cette conception béneficienne. Nous n'imaginons pas Bramante, le Brenin, encore moins Michel-Ange sous le froc béneficien, tandis que nous retrouvons le calme et la paix de Fra Angelico, de Ghirlandajo, moins la grâce et le charme que ne saurait produire une école allemande. Car l'école de Beuron est allemande et dans la conception et dans la réalisation de ses œuvres.

Les artistes qui ont travaillé au mont Cassin ont donc voulu réaliser un TYPE. Ils l'ont trouvé dans des agitations du monde et de passions. Le moine qui se rend à l'office, l'homme qui va aux champs, le saint qui prie, l'apôtre qui convertit, l'ange qui adore, la vierge qui chante, le tenir de la haute personnalité du grand écrivain sur une terre, la Louisiane, et dans une ville, la Nouvelle-Orléans, où se maintiennent si fermement et si généralement les traditions d'élegance intellectuelle de la vieille France. Grâce vous en soient rendus, Mesdames !

UN CENTENAIRE

Il y aura, cette année, un centenaire qui fera peut-être pas grand bruit, celui de la naissance du prince Napoléon, fils du roi Jérôme, frère de la princesse Mathilde, cousin de Napoléon III.

Les anecdotes ne manqueront pas sur celui qui qu'on surnomma successivement le "prince de la Montagne" et le "César déclassé." Il ne laissera pas que de varier dans ses opinions, cherchant vainement une popularité qui lui échappa toujours.

Le prince Napoléon avait volontiers des pots un peu cruus. Son père l'ipi reprochant un jour d'avoir manqué d'égards envers le général Petit.

—Le général Petit, lui disait le roi Jérôme, a reçu en France, le roi de Rome, de l'Empereur... c'est un vieux monument !

—Laissez donc, répondit le prince Napoléon, vous savez ce qu'on fait sur les vieux monuments.

Mais le prince Napoléon inspira, à son tour, bien des mots assez durs. On sait qu'il quitta assez hâtivement l'armée, où il commandait une division, pendant la guerre de Crimée. On s'étonna de voir, à son retour à Paris, qu'il avait laissé pousser sa barbe.

Mais oui, dit quelqu'un, il a la barbe de "sa peur."

UN MEDECIN CROIT POUVOIR RAMENER LES MORTS A LA VIE

New-York.—Un jeune médecin du Brésil, le Dr. Octavio Félix Pedrosa, est arrivé ici, ces jours derniers, avec l'intention de faire des expériences pour démontrer qu'au moyen du traitement du sang, il est possible de changer les nègres en blancs, de ramener les morts à la vie dans certains cas, et aussi de prolonger indéfiniment la vie d'un homme. Il dit avoir découvert le moyen de réduire à une heure par jour la période ordinaire de sommeil de huit heures, et cela sans nuire à la santé.

Le docteur Pedrosa n'est âgé que de 26 ans. Jusqu'à présent, il n'a fait ses expériences que sur des rats, mais il semble convaincu qu'il peut les répéter sur des êtres humains.

Dans un café très connu du Boulevard, un client se plaignait au garçon de l'exiguïté des bocks.

—Voyons, garçon, ce sont des bocks du Petit Poucet que vous nous servez là ?

—Tiens, répond le garçon, Monsieur voudrait peut-être des bocks de sept lieues ?

viellard qui repose, ne sont ni des névrosés, ni des agités. En réalité, leur attitude est simple, elle est humaine. Cette raideur voulue est corrigée, dans une certaine mesure, par l'expression du visage, par ces gestes des mains qui accueillent, bénissent, par ces attitudes variées du corps qui sont celles de l'humanité.

Toute fantaisie, cependant, n'est pas interdite à l'artiste, l'originalité n'est pas incompatible avec les règles qu'il s'est tracées ; il ne manque pas, de ci de là, de caractères qui révèlent l'individu, qui distinguent sa main d'une autre, les préférences artistiques de celui-ci ou de celui-là. Les œuvres du XVI siècle sont plus fantaisistes, plus riches en couleur, mais elles ont moins de sentiments chrétiens. Les premières se sentent l'étonnement, l'admiration, les secondes inspirent la pitié.

Regardons l'apologie de Saint-Benoit. Sous la protection d'un ciel lumineux, sur un fond d'or, se détachent les symboles du Père, du Fils, de l'esprit Saint ; entre trois figures d'anges défilent, sur les parvis, une longue théorie de saints, disciples de saint Benoît, et se dirigent vers le tombeau du Père commun de l'Ordre béneficien pour lui faire hommage. Il y a des ascètes et des chevaliers, des martyrs et des apôtres, des souverains et des modestes cénobites, des vierges et des pontifes ; au-dessous, ces mots sont ciselés dans le marbre : "Pili tui de longe venient et filii tui de latere surgent." Et sur tout cela un bel effet de lumière, de relief et de couleur.

Cette audience des saints moines qui se pressent autour du Fondateur de l'Ordre rappelle la célèbre vision de Dante, et il nous semble entendre, de la bouche du Patriarche, les noms des disciples qui, dans le Paradis, lui font couronne.

PIE XI RECOIT S. E. LE CARDINAL BÉGIN

Londres.—Une dépêche de l'agence Reuter, datée de Rome, annonce que Sa Sainteté Pie XI a accordé une audience à S. E. le cardinal Bégin, primat de l'Eglise, au Canada. Le saint Père s'est dit heureux de connaître personnellement le cardinal, après avoir entendu parler de son zèle et de sa piété, depuis plusieurs années. Le pape a ajouté qu'il prend un grand intérêt pour tout ce qui touche au Canada et qu'il admire l'esprit entreprenant des habitants de ce pays.

Le Saint-Père a autorisé S. E. le cardinal Bégin à donner la bénédiction apostolique à tous les fidèles du Canada. Ce fut l'audience d'adieu de S. E. le cardinal Bégin.

DECES DU DR. RENE R. HOPKINS

Nous regrettons d'annoncer la mort du Dr. René R. Hopkins, à Victoria, Texas, le 15 mars 1922, à l'âge de 74 ans. Il était natif de la Nouvelle-Orléans, où il avait deux filles, une fille et un frère. Il avait servi dans l'armée française pendant la guerre franco-prussienne et avait été récompensé par le gouvernement français pour ses grands services pendant cette guerre.

Chicago.—Le docteur Martha Tracy, doyenne du Collège Médical des Femmes de Philadelphie, Pennsylvanie, dans une conférence faite récemment, a déclaré que les jeunes filles pouvaient se mettre sur les joues de belles couleurs roses bien plus facilement par l'usage des haltères et des exercices physiques assouplissants que par celui du pot de peinture ou du crayon rouge. "Cinq minutes d'exercices, tous les matins," dit-elle, "remplace plus qu'avant-tagement la peinture et le crayon, qui donnent à la femme un aspect que la nature se refuse à reconnaître." Avis aux "flappers."

LE SECRET DE LA VRAIE BEAUTE SE TROUVE DANS LES HALTERES.

UN MEDECIN CROIT POUVOIR RAMENER LES MORTS A LA VIE

LA GLOIRE DU VERS Il dort parmi les mots, en sa force ignorée, Le rythme ou la pensée au verbe doit s'unir, Le poète survient, l'éveille, et l'ave-nir Ecoute pour jamais sa musique sacrée. L'harmonie ou le sens lui donne la durée Et d'un prestige égal l'impose au souvenir, Car la double beauté qu'un vers peut contenir Naît de la voix qui chante et du cerveau qui crée. Gloire au vers attendri que le cœur a jeté, Qui révèle l'amour et sème la bonté Et fait pleurer les yeux des vierges sous leurs voiles ! Gloire au vers triomphal, fait de sons éclatants, Et que les jeunes gens, le soir, sous les étoiles, Ivres d'art immortel, se répètent longtemp ! PIERRE DE NOLHAC.

L'ALLEMAGNE EST PAUVRE

Un relevé officiel fait en Suisse nous apprend que les Allemands possèdent dans les banques d'Helvétie cinquante milliards en or en dépôts à courts termes. Le montant des dépôts à longue échéance échappe jusqu'à présent à toute évaluation. Les Allemands ne voulant pas se fier à la Suisse seule ont déposés des fonds pour un total au moins aussi important dans d'autres pays "neutres." Quel camouflage !

LA GLOIRE DU VERS

Il dort parmi les mots, en sa force ignorée, Le rythme ou la pensée au verbe doit s'unir, Le poète survient, l'éveille, et l'ave-nir Ecoute pour jamais sa musique sacrée. L'harmonie ou le sens lui donne la durée Et d'un prestige égal l'impose au souvenir, Car la double beauté qu'un vers peut contenir Naît de la voix qui chante et du cerveau qui crée. Gloire au vers attendri que le cœur a jeté, Qui révèle l'amour et sème la bonté Et fait pleurer les yeux des vierges sous leurs voiles ! Gloire au vers triomphal, fait de sons éclatants, Et que les jeunes gens, le soir, sous les étoiles, Ivres d'art immortel, se répètent longtemp ! PIERRE DE NOLHAC.

L'HOMME AUX MIRACLES

Se réverend américain, qui est à Paris depuis quelques semaines, gué-rit, paraît-il, toutes les maladies par le moyen de la suggestion. Autour du lui, d'anciens malades qu'il aurait arrachés à la mort forment une cohorte admirative et reconnaissante. Nous avons voulu voir, dit "La Liberté," cet homme miraculeux. Mais la grippe, nous a-t-on appris, l'a obligé à s'aller. La médication n'est donc point infallible...

DECISION HISTORIQUE RENDUE A NEW-YORK

New-York.—Dans une décision qui fera époque dans l'histoire de l'aéronautique, la cour d'appel des Etats-Unis a maintenu ce Glenn-H. Curtiss était le véritable inventeur du bateau volant et qu'il avait un droit exclusif au brevet pour les hydro-aéroplanes. Cette décision renverse un jugement de la cour inférieure accordant le brevet à Albert-J. Janin, un inventeur de Staten Island. Ce conflit légal qui datait de 1913, s'est toujours continué depuis.

L'impératrice Eugénie, la veuve de l'empereur Napoléon III est morte en 1920. Son fils unique, le prince Louis Napoléon, fut tué au Zoulo-land en 1879.

EMILE DAVID.